

EXCUSE MÉLANCOLIQUE

Je ne vous aime pas, | non, | je n'aime personne, |
L'Art, | le Spleen, | la Douleur | sont mes seules amours; |
Puis, | mon cœur | est trop vieux pour fleurir comme aux jours
Où vous eussiez été mon unique madone. |

Je ne vous aime pas, | mais vous semblez si bonne. |
Je pourrais oublier dans vos yeux de velours, |
Et dégonfler mon cœur | crevé de sanglots sourds |
Le front sur vos genoux, | enfant frêle et mignonne. |

Oh! | di_tes, | voulez-vous ? | Je serais votre enfant. |
Vous sauriez endormir mes tristesses sans causes, |
Vous auriez des douceurs pour mes heures moroses, |

Et | peut-ê_tre | qu'à l'heure où viendrait le néant |
Baigner mon corps brisé de fraîcheur infinie, |
Je mourrais doucement, | consolé de la vie.

CITERNE TARIE

Lâ_che | j'ai vu partir l'Art | ma dernière idole, |
Le Beau | ne m'étreint plus d'un immortel transport, |
Je sens que j'ai perdu, | car | avec l'Art | s'envole |
Cette extase | où | parfois | le vieux désir s'endort. |

Trente siècles d'ennui | pèsent sur mon épaule |
Et concentrent en moi leurs sanglots, | leurs remords, |
Nos mains | ont désappris le travail qui console. |
Pas un jour | où, | poltron, | je ne songe à la mort, |

Sourd à l'illusi-on qui tient les multitudes, |
Je me traîne | énervé d'immenses lassitudes, |
Tout est fini pour moi, | je n'espère plus rien. |

Tu bats toujours | pourtant, | cœur pourri, | misérable! |
Ah! | si j'étais | au moins, | comme autrefois, | capable
De ces larmes d'enfant qui nous font tant de bien!

ÉPONGE POURRIE

Je sens que j'ai perdu l'Art, | ma dernière idole,
Le Beau | ne m'émeut plus d'un malade transport, |
Maintenant | c'est fini, | car | avec l'Art | s'envole |
Cette extase | où | parfois | le noir Dégoût s'endort. |

Trente siècles d'ennui | pèsent sur mon épaule |
Et concentrent en moi leur ra_ge, | leur remord,
Mes mains | ont désappris le travail qui console, |
Pas un jour | où, | tremblant, | je ne songe à la mort. |

Et je vais | envi-ant l'Instinct des multitudes, |
Je me traîne | énervé d'immenses lassitudes, |
Altéré de néant | et n'espérant plus rien. |

Pourtant | tu bats toujours, | cœur | que le Spleen | dévore! |
Si tu pouvais, | du moins, | en retrouver encore |
De ces larmes d'enfant qui me font tant de bien!

ÉPONGE DÉFINITIVEMENT POURRIE

L'Art aussi, | vieille épave à vau-l'eau dans la brume |
Flot_te. | Jadis | c'était le Beau, | le Pur, | l'Éternité, |
Maintenant | c'est l'alcool | où le désir s'allume
Pour les rêves sanglants des spleens des nuits d'été. |

Trente siècles d'ennui | pèsent sur mon épaule, |
Dont j'ai pris | pour moi seul | les ra_ges, | les remords. |
Si je rime au Néant | c'est pour jouer mon rôle. |
La nuit, | je pleure et sue en songeant á ma mort ! |

Et je vais, | énervé d'immenses lassitudes, |
N'envi-ant même plus la foi des multitudes, |
Lâche, | espérant toujours, | pourri, | plus bon à rien. |

Après le jour, | la nuit; | après la nuit, | l'aurore. |
- Si je pouvais | du moins | en retrouver encore, |
De ces larmes d'enfant, | Ah! | qui font tant de bien!

VEILLÉE D'AVRIL

Il doit être minuit. | Minuit moins cinq. | On dort. |
Chacun | cueille sa fleur au vert jardin des rêves, |
Et moi, | las de subir mes vieux remords sans trêves, |
Je tords mon cœur pour qu'il s'égoutte en rimes d'or. |

Et voilà | qu'à songer | me revient un accord, |
Un air bête d'antan, | et | sans bruit | tu te lèves |
Ô | menuet, | toujours plus gai, | des heures brèves
Où j'étais simple et pur, | et doux, | croyant encor. |

Et j'ai posé ma plume. | Et je fouille ma vie |
D'innocence et d'amour | pour jamais | défleurie, |
Et je reste longtemps, | sur ma page | accoudé, |

Perdu dans le pourquoi des choses de la terre, |
Écoutant vaguement | dans la nuit solitaire |
Le roulement impur d'un vieux fiacre attardé.

À UN CRÂNE QUI N'AVAIT PUS SA MÂCHOIRE INFÉRIEURE

Mon frère ! | où vivais-tu ? | dans quel siè_cle . | Comment ? |
Que vécut le cerveau qui fut dans cette boîte. |
L'infini ? | la folie ? | ou la pensée étroite
Qui fait qu'on passe et meurt sans nul étonnement. |

Chacun | pres_que, | c'est vrai, | suit tout fatalement, |
Sans rêver au-delà du cercle qu'il exploite. |
L'ornière de l'instinct | si connue et si droite, |
Tu la suivis aussi, -| jusqu'au dernier moment. |

Ah ! | ce moment | est tout! | C'est l'heure solennelle |
Où, | dans un bond suprême et hagard, | tu partis
Les yeux grand éblouis des lointains paradis ! |

Oh! | ta vie | est bien peu, | va! | si noire fut-elle! |
Frè_re, | tu crus monter dans la Fête éternelle, |
Et qui peut réveiller tes atomes trahis.

LES APRÈS-MIDI D'AUTOMNE

Oh! | les après-midi solitaires d'automne! |
II neige à tout jamais. | On tousse. | On n'a personne. |
Un pi-ano voisin | joue un air monotone; |
Et, | songeant au passé béni, | triste, | on tisonne. |

Comme la vie | est triste! | Et triste aussi | mon sort. |
Seul, | sans amour, | sans gloire! | et la peur de la mort! |
Et la peur de la vie, | aussi! | Suis-je assez fort ? |
Je voudrais être enfant, | avoir ma mère encor. |

Oui, | celle dont on est le pauvre aimé, | l'idole, |
Cel_le | qui, | toujours prête, | ici-bas | nous console!... |
Maman! | Maman! | oh! | comme | à présent, | loin de tous, |

Je mettrais follement mon front dans ses genoux, |
Et je resterais là, | sans dire une parole, |
À pleurer jusqu'au soir, | tant ce serait trop doux.

INTARISSABLEMENT

Di_re | qu'au fond des cieux | n'habite nul Songeur, |
Di_re | que par l'espace | où | sans fin | l'or | ruisselle, |
De chaque ato_me | monte une voix solennelle |
Cherchant | dans l'azur noir | à réveiller un cœur! |

Dire qu'on ne sait rien! | et que tout hurle en chœur. |
Et que | pourtant, | malgré l'angoisse universelle, |
Le Temps | qui va | roulant les siècles pêle-mêle, |
Sans mémoire, | éternel et grave travailleur, |

Charri-ant sans retour | engloutis dans ses ondes |
Les cendres des martyrs, | les cités et les mondes, |
Le Temps, | universel et calme écoulement, |

Le Temps qui ne connaît | ni son but, | ni sa source, |
Mais rencontre toujours des soleils dans sa course, |
Tombe de l'urne bleue | intarissablement!

À LA MÉMOIRE D'UNE CHATTE NAINE QUE J'AVAIS

Ô | mon beau chat frileux, | quand l'automne morose
Faisait glapir plus fort les mêmes dans les cours, |
Combien passâmes-nous de ces spleeniques jours
À rêver face à face en ma chambre bien close. |

Lissant ton poil soyeux de ta langue âpre et rose |
Trop grave pour les jeux d'autrefois et les tours, |
Lentement | tu venais | de ton pas de velours |
Devant moi | t'allonger en quelque noble pose. |

Et je songeais, | perdu dans tes prunelles d'or |
- Il ne soupçonne rien, | non, | du globe stupide
Qui l'emporte avec moi tout au travers du Vide, |

Rien des Astres lointains, | des Dieux | ni de la Mort. |
Pourtant!... | quels yeux profonds!... | parfois... | il m'intimide |
Saurait-il donc le mot. - | Non, | c'est le Sphinx encor.

HUE, CARCAN !

J'errais par la banlieue en fête, | un soir d'été. |
Et, | triste d'avoir vu cette femelle enceinte |
Glapissant aux quinquets devant sa toile peinte, |
Prés des chevaux de bois | je m'étais arrêté.

Aux refrains automnaux d'un vieil orgue éreinté, |
Une rosse fourbue à la prunelle éteinte |
Faisait tourner le tout, | résignée | et sans plainte; |
Et je songeai, | voilà pourtant l'Humanité, |

Elle aussi, | folle aveugle, | elle trotte sans trêve; |
Vers quel but ? | Sous quel maître ? | elle ne le sait trop, |
Car le fouet du désir | ne veut pas qu'elle y rêve! |

Trimer pour l'Inconnu | (l'incertain!) | est son lot, |
Un jour, | plus bonne à rien, | il faudra qu'elle crève |
Sans avoir vu son Dieu, | sans emporter le Mot.

SONNET POUR ÉVENTAIL

Stupeur! | Derrière moi, | sans que j'aie existé, |
Semant | par l'infini | les sphères vagabondes |
En les renouvelant de leurs cendres fécondes, |
A coulé lentement toute une éternité. |

Jamais ! | Puis | me voilà | dans la nuit | rejeté. |
Tout est fini pour moi, | cependant que les mondes, |
L'autre éternité, | vont continuer leurs rondes, |
Aussi calmes qu'aux temps où je n'ai pas été. |

Juste le temps de voir que tout est mal sur terre, |
Que c'est en vain qu'on cherche un cœur à l'univers, |
Qu'il faut se résigner à l'immense mystère, |

Et que, | sanglot perdu, | lueur aux cieus déserts, |
Pli qui fronce un instant sur l'infini des mers, |
L'homme | entre deux néants | n'est qu'un jour de misère.

LA PREMIÈRE NUIT

Voici venir le soir | doux au vieillard lubrique. |
Mon chat Mürr, | accroupi comme un sphinx héraldique, |
Contemple | inquiet | de sa prunelle fantastique |
Monter | à l'horizon | la lune chlorotique. |

C'est l'heure où l'enfant prie, | où Paris-Lupanar |
Jet_te | sur le pavé de chaque boulevard |
Les filles aux seins froids | qui | sous le gaz blafard |
Vaguent | flairant de l'œil un mâle de hasard. |

Moi, | près de mon chat Mürr, | je rêve à ma fenêtre. |
Je songe aux enfants | qui | partout | viennent de naître, |
Je songe à tous les morts | enterrés d'aujourd'hui. |

Et je me figure être au fond du cimetière |
Et me mets à la place | en entrant dans leur bière |
De ceux qui vont passer là leur première nuit

FRÈRE, IL FAUT MOURIR

Sous le gaz cru | j'allais à l'heure où l'enfant dort. |
Des spectres maquillés | traînaient leur jupon sale, |
Les cafés | se vidaient, | un bal, | par intervalle, |
M'envoyait un poignant et sautillant accord.

Et | soudain, | je ne sais par quel lointain rapport, |
Me revint une phrase oubliée et banale, |
Et je restai cloué, | me répétant | très-pâle : |
« Chaque jour qui s'écoule | est un pas vers la Mort ! »

Chaque jour | est un pas! | C'est vrai, | pourtant! | Folie! |
Et nous allons sans voir, | gaspillant notre vie, |
Nous rapprochant toujours cependant du grand trou! |

Et nous | « tuons le temps! » | et | si | dans cette foule |
J'avais alors hurlé : | chaque jour qui s'écoule |
Est un pas vers la Mort! | on m'eût pris pour un fou.

LES BOULEVARDS

Sur le trottoir flambant détalages criards |
Midi | lâchait l'essaim des pâles ouvrières |
Qui trottaient, | en cheveux, | par bandes familières |
Sondant les messieurs bien | de leurs luisants regards.

J'allais | au spleen lointain de quelque orgue pleurard |
Le long des arbres nus aux langueurs printanières |
Cherchant un sonnet faux et banal | où des bières
Causaient | lorsque je vis passer un corb illard. |

Un frisson | me secoua. | - Cer_tes | j'ai du génie |
Car j'ai trop épuisé l'angoisse de la vie ! |
Mais, | si je meurs ce soir, | demain, | qui le saura ? |

Des passants | salueront mon cercueil | c'est l'usage ; |
Quelque voyou | criera peut-être : «Eh! | bon voyage!» |
Et tout | ici-bas comme au cioux | continuera.

LES TÊTES DE MORT

Voyons, | oublions tout, | la raison | trop bornée |
Et le cœur | trop voyant; | les arguments | appris |
Comme l'entraînement des souvenirs chéris ; |
Contemplons | seule à seul, | ce soir, | la Destinée. |

Cet ami, | par exemple, | emporté l'autre année, |
Il eût fait parler Dieu! | - sans ses poumons pourris, |
Où vit-il, | que fait-il au moment où j'écris ? |
Oh! | le corps | est partout, | mais l'âme illuminée . |

L'â_me, | cet infini qu'ont lassé tous ses dieux, |
Que n'assouvirait pas l'éternité des cioux, |
Et qui pousse toujours son douloureux cantique, |

C'est tout! - | Pourtant, | je songe à ces crânes qu'on voit. |
- Avez-vous médité, | les os | serrés de froid, |
Sur ce ricanement sinistrement sceptique ?

CAUCHEMAR

Dans le spleen attardé d'un orgue aux grêles plaintes |
Les fia_cres, | les journaux, | la réclame | et ses cris, |
Les passants | vont | gelés, | cognant | inattendris, |
Des marchandes de fleurs aux grossesses mal feintes... |

Le long des cafés d'or où des enfants flétris |
Avec un air idiot | contemplant leurs absinthes |
Défile Le troupeau fringant de vieilles peintes |
Tarifant leurs appas de macabres houris. |

Et Jésus | et Bouddha | sont partis ! | Et l'histoire |
Hurle vers un témoin ! | Tout est seul ! | Dans La gloire
Des beaux soleils lointains | nul éternel regard - |

Tout est bête | et | pourtant | à jamais | périssable. |
Que de cho_ses! | Mon Dieu! | Folie! | est-ce possible ? |
Quand verrons-nous cesser ce vaste cauchemar ?

MÉDIOCRITÉ

Dans l'Infini | criblé d'éternelles splendeurs, |
Perdu comme un atome, | inconnu, | solitaire, |
Pour quelques jours comptés, | un bloc | appelé Terre |
Vole avec sa vermine aux vastes profondeurs. |

Ses fils, | blê_mes, | fiévreux, | sous le fouet des labeurs, |
Mar_chent, | insouci-eux de l'immense mystère, |
Et | quand ils voient passer un des leurs qu'on enterre, |
Saluent, | et ne sont pas hérissés de stupeurs. |

La plupart | vit | et meurt | sans soupçonner l'histoire
Du glo_be, | sa misère en l'éternelle gloire, |
Sa future agonie au soleil moribond. |

Vertiges d'univers, | cieux | à jamais | en fête! |
Rien, | ils n'auront rien su. | Combien mê_me | s'en vont |
Sans avoir seulement visité leur planète.

RÊVE

Je ne puis m'endormir, | je songe, | au bercement
De l'averse | emplissant la nuit et le silence. |
On dort, | on aime, | on joue, - | Oh! | par la terre immense, |
Est-il quelqu'un qui songe à moi dans ce moment. |

Le Témoin éternel qui trône au firmament, |
Me voit-il. | me sait-il. | - Qui dira ce qu'il pense!... |
Tout ets trop triste et sale | - À quoi bon l'Existence ?... |
Si ce globe endormi | mourait subitement!... |

Si rien ne s'éveillait demain! | - Oh! | quel grand rêve!... |
Plus qu'un stupide bloc | sans mémoire | et sans sève |
Qui sent confusément le Soleil | et le suit... |

Les siè_cles | pas_sent. | Nul n'est là. | Pas d'autre bruit
Que le vent éternel | et l'eau | battant la grève |
Rien qu'un cercueil perdu qui flotte dans la Nuit.

RÊVE

Je ne puis m'endormir, | je rêve, | au bercement
De l'averse | emplissant la nuit et le silence. |
Tout dort, | ai_me, | boit, | joue, - | oh! | par la terre immense, |
Qui songe à moi, | dans la nuit noire, | en ce moment. |

Le Témoin éternel qui trône au firmament, |
Me voit-il. | m'entend-il. | - Oh! | savoir ce qu'il pense!... |
Comme la vie | est triste... | - à quoi bon l'Existence.... |
-Si ce globe endormi | mourait subitement!... |

Si rien ne s'éveillait demain! | - Oh! | quel grand rêve!... |
Plus qu'un bloc sans mémoire | et sans coeur | et sans sève |
Qui sent confusément le Soleil | et le suit... |

- Les siè_cles | pas_sent, | nul n'est là; | plus d'autre bruit
Que la plainte du vent et du flot sur la grève, |
Rien qu'un cercueil perdu qui roule par la Nuit.

APOTHÉOSE

En tous sens, | à jamais, | le Silen_ce | fourmille
De grappes d'astres d'or | mêlant leurs tournoiements. |
On dirait des jardins | sablés de di-amants, |
Mais, | chacun, | morne et très-solitai_re, | scintille.

Or, | là-bas, | dans ce coin inconnu, | qui pétille
D'un sillon de rubis | mélancoliquement, |
Tremblotte une étincelle au doux clignotement : |
Patriarche éclairer | conduisant sa famille, |

Sa famille : | un essaim de globes lourds | fleuris. |
Et | sur l'un, | c'est la terre, | un point jau_ne, | Paris, |
Où, | pendue, | une lampe, | un pauvre fou qui veille : |

Dans l'ordre universel, | frêle, | unique merveille. |
Il en est le miroir d'un jour | et le connaît, |
Il y rêve longtemps, | puis en fait un sonnet.

LE SILENCE BLEU

Depuis l'éternité passée | et pour toujours, |
La Nuit universelle | en tous sens | infinie |
Se peuple aveuglément de blocs | grouillants de vie, |
En paraboles d'or | entrelaçant leurs cours. |

L'un d'eux, | dans ces splendeurs | perdu, | seul, | sans secours, |
Avec ses dieux, | ses arts, | ses erreurs, | son génie, |
Ses fan_ges, | sa misère | et ses chants d'ironie |
Déroule son histoire en criant aux cieus sourds. |

Minute dans le temps, | atome dans l'espace, |
Un jour | ce globe mort, | tombeau de ce qu'il fut, |
S'éparpil_le. - | Plus rien - | pas un nom - | nulle trace.

Il n'est plus! | Et tout va ! | Quel était donc son but . |
Où chercher le pourquoi de ce poignant mystère. |
- Les cieus | sont éternels et bleus, | il faut se taire.

FARCE ÉPHÉMÈRE

Non! | avec ses Babels, | ses sanglots, | ses fiertés, |
L'Hom_me, | ce pou rêveur d'un piètre mondicule, |
Quand on y pense bien | est par trop ridicule, |
Et je reviens aux mots | tant de fois | médités. |

Songez! | depuis des flots sans fin d'éternités, |
Cet azur | qui | toujours | en tous les sens | recule,
De troupeaux de soleils | à tout jamais | pullule, |
Chacun d'eux | conduisant des mondes habités...

Mais non! | n'en parlons plus! | c'est vraiment trop risible! |
Et j'ai montré le poing à l'azur insensible! |
Qui m'avait donc grisé de tant d'espairs menteurs . |

Éternité! | pardon. | Je le vois, | notre terre |
N'est, | dans l'universel hosannah des splendeurs, |
Qu'un atome où se joue une farce éphémère.

À SAINT-CLOUD

L'après-midi | - souvent | - à Paris, | au mois d'Août |
Je veux fuir les journaux, | les fia_cres, | la poussière |
Et les cafés poisseux où ruisselle la bière, |
Et je prends le bateau qui conduit à Saint-Cloud. |

Là, | je gravis le parc. | Du vert, | du vert partout ! |
Je m'étends sur le dos, | lâchement, | la lumière
Du vaste azur | me fait cligner de la paupière, |
La grande paix des bois | calme mon sang qui bout. |

Je sens tourner ma tête | à suivre les nuages
Qui mouchètent le ciel de leurs flocons soyeux, |
Une immense torpeur | me prend ; | je clos mes yeux... |

Je me fonds aux senteurs des fleurettes sauvages, |
Et je rê_ve | qu'ainsi | je m'éparpille aux cieux |
Dans le bruissement infini des feuillages.

ÉPILOGUE

Pourtant, | pourtant! | s'il y avait quelqu'un, | là-bas! |
Un témoin, | dans le spleen de l'infini silence! |
Il est, | il sait, | il voit! - -Oh! | qu'est-ce | alors | qu'il pense ? |
Et d'où vient-il ? | d'où ? | d'où ? | Mais non, | n'y rêvons pas!- |

Il est ! | n'est-ce pas tout. | - Puis, | pourquoi serait-elle, |
Cette vie, | au chaos plutôt qu'à l'idéal ? |
Et le ciel | est si calme. | Oh ! | ne voir | dans le mal, |
Qu'un infime ressort de la gloire éternelle. |

Oh ! | ne plus se raidir ! | savoir | que | quand tout dort |
Quelqu'un veille du fond de l'Éternité noire ; |
Oublier le Progrès, | le vrai, | le beau, | l'histoire. |

Plus de spleens, | de désirs furi-eux, | de remord, |
Rien ; | croupir dans l'amour, | en attendant la mort ! |
Comme ce serait bon ! | - Ah ! | qui me fera croire !

SONNET DE PRINTEMPS

Avril | met | aux buissons | eur robe de printemps |
Et brode | aux boutons d'or | de fines collerettes, |
La mouche d'eau | sous l'œil paisible des rainettes, |
Patine en zig-zag fous aux moires des étangs. |

Narguant d'un air frileux le souffle des autans |
Le liseron | s'enroule | étoilé de clochettes |
Aux volets | peints en vert | des blanches maisonnettes, |
L'air | cares_se | chargé de parfums excitants. |

Tout ai_me, | tout convie aux amoureuses fièvres, |
Seul | j'erre à travers tout | le dégoût sur les lèvres. |
Ah ! | l'Illusi-on | morte, | on devrait s'en aller.

Hélas! | j'attends toujours, | toujours l'heure sereine, |
Où | pour la grande nuit | dans un coffre de chêne, |
Le Destin | ce farceur | voudra bien m'emballer.

LES SPLEENS EXCEPTIONNELS

Heureux celui | qui | l'âme et la chair | bien d'accord, |
À son gré, | n'importe où, | soûle, | amuse sa bête! |
Pourquoi ne puis-_je, | moi, | traverser une fête, |
Aimer, | avoir bon cœur, | vivre enfin sans remords ? |

Je sais que nul ne voit la chu_te | ni l'essor, |
Et qu'on est seul, | et qu'on peut tout! | Qui donc | m'arrête |
Devant ces noirs opiums | dont la rancœur hébète, |
Et qui stupéfieraient mes terreurs de la Mort ? |

Ah ! | bien des jours de spleen, | de ces jours roux d'automne, |
Où tout pleure d'ennui dans le vent monotone, |
M'ont chassé de ma chambre! | - à la fin, | décidé

À m'en aller croupir sur les seins et les cuisses
D'une catin géante, | aux chairs | ointes d'épices |
Qui me bercerait comme un pauvre enfant vidé.

SONNET

Pâle soleil d'hiver, | tu fil_tres | du ciel gris |
Un rayon souffreteux | qui fait | plus triste encore |
La cité | s'éveillant dans sa rumeur sonore ; |
Et c'est sous ce jour faux que tu veux voir Paris. |

Tu songes à ces temps | où, | pur de son mépris, |
L'homme | ignorait le spleen, | ce mal qui nous dévore, |
Jouissait d'un beau vers, | du galbe d'une amphore, |
Et vivait sans remords sous l'azur incompris.

Tu te dis, | n'est-ce pas, | que la Ter_re, | ta fille, |
Nourrit en ce moment une pauvre famille.
Et qu'elle a fait son temps. | - Mais, | ne sois pas si fier! |

Devant l'Eternité, | tu n'es qu'une fusée
Qui passe. | Et tu mourras, | ô | vieille lampe usée, |
Soleil jaune et poussif, | pâle soleil d'hiver.

DANS LA RUE

C'est le trottoir avec ses arbres rabougris. |
Des mâles égrillards, | des femelles enceintes, |
Un orgue inconsolable | ululant ses plaintes, |
Les fia_cres, | les journaux, | la réclame | et les cris. |

Et | devant les cafés | où des hommes flétris |
D'un œil vide et muet | contemplaient leurs absinthes |
Le troupeau des catins | défi_le | lèvres peintes |
Tarifant leurs appas de macabres houris. |

Et la Ter_re | toujours | s'enfonce aux steppes vastes, |
Toujours, | et | dans mille ans | Paris | ne sera plus
Qu'un désert où viendront des troupeaux inconnus. |

Pourtant | vous rêverez toujours, | étoiles chastes, |
Et toi | tu seras loin alors, | terrestre îlot |
Toujours roulant, | toujours poussant ton vieux sanglot. |

BERCEUSE

J'ai toisé les Soleils de notre coin d'Espace; |
J'ai, | surprenant la Terre | encore en fusi-on, |
Remonté toute vie à son éclosi-on, |
Puis, | loin de son berceau, | surveillé chaque race. |

J'ai contemplé l'Isis bestia_le, | face à face, |
Du Vrai, | du Beau, | du Bien, | vu la dérési-on, |
Et gratté tes vieux fards, | ô | Sainte Illusi-on; |
Or, | maintenant | je vais, | expi-ant mon audace. |

Que me fait de tenir la formule de Tout. |
Je n'ai que cette vie | et la prends en dégoût. |
Et | trop lâ_che | d'ailleurs | pour me faire trappiste, |

Ou me tuer, | je vis par curi-osité, |
Berçant ma rage vaine au sanglot du Psalmiste : |
« Vanité, | vanité, | tout n'est que vanité. »

BOUFFÉE DE PRINTEMPS

Tout poudroie au soleil, | l'air | sent bon le printemps. |
Les fem_mes | vont au Bois sous leurs ombrelles claires. |
Chiens, | bourgeois et voyous, | chacun | a ses affaires. |
Tout mar_che. | Les chevaux de fiacre | « ont vingt ans ».

Dans les jardins publics | Guignol | parle aux enfants |
Aux tremblants crescendos des concerts militaires |
Que viennent écouter de jaunes poitrinaires |
Frisonnant aux éclats des cuivres triomphants. |

Aux magasins flambants | les commis | font l'article, |
Derrière les comptoirs | des hommes á l'air fin |
Pour vérifier un compte | ont chaussé leur bésicle, |

Chacun | tri_me, | rit, | flâne | ou pleu_re, | vit enfin!
Seul, | j'erre à travers tout, | la lèvre | appesantie |
Comme d'une nausée immense de la vie.

TRISTE, TRISTE

Je contemple mon feu. | J'étouffe un bâillement. |
Le vent | pleu_re. | La pluie | à ma vi_tre | ruisselle. |
Un pi-ano voisin | joue une ritournelle.
Comme la vie | est triste | et coule lentement.

Je songe à notre Terre, | atome d'un moment, |
Dans l'infini | criblé d'étoiles éternelles, |
Au peu qu'ont déchiffré nos débiles prunelles, |
Au Tout qui nous est clos inexorablement. |

Et notre sort! | toujours la même comédie, |
Des vi_ces, | des chagrins, | le spleen, | la maladie,
Puis nous allons fleurir les beaux pissenlits d'or. |

L'Univers | nous reprend, | rien de nous | ne subsiste, |
Cependant | qu'ici-bas | tout continue encor. |
Comme nous sommes seuls! | Comme la vie | est triste!

MÉDITATION GRISÂTRE

Sous le ciel pluvieux | noyé de brumes sales, |
Devant l'Océan blême, | assis sur un îlot, |
Seul, | loin de tout, | je songe au clapotis du flot, |
Dans le concert hurlant des mourantes rafales.

Crinière échevelée ainsi que des cavales, |
Les va_gues | se tordant | arrivent au galop |
Et croulent à mes pieds | avec de longs sanglots
Qu'emporte la tourmente aux haleines brutales. |

Partout | le grand ciel gris, | le brouillard | et la mer, |
Rien que l'affolement des vents | balayant l'air. |
Plus d'heu_res, | plus d'humains, | et | solitai_re, | morne, |

Je reste là, | perdu dans l'horizon lointain, |
Et songe que l'Espace est sans bor_ne, | sans borne, |
Et que le Temps n'aura jamais | jamais de fin.

SIESTE ÉTERNELLE

Le blanc soleil de juin | amollit les trottoirs. |
Sur mon lit, | seul, | prostré comme en ma sépulture |
(Close de rideaux blancs, | œuvre d'une main pure), |
Je râle doucement aux extases des soirs. |

Un relent énervant | expire d'un mouchoir |
Et promène sur mes lè_vres | sa chevelure |
Et | comme un pi-ano voisin rêve en mesure, |
Je tournoie au concert rythmé des encensoirs. |

Tout est un songe. | Oh! | viens, | corps soyeux que j'adore, |
Fondons-nous, | et | sans but, | plus oublié-eux encore; |
Et tiédis longuement ainsi mes yeux fermés. |

Depuis l'éternité, | croyez-le bien, | Madame, |
L'Archet | qui | sur nos nerfs | pince ses tristes gammes |
Appelait | pour ce jour | nos ato_mes | charmés.

MEMENTO

Depuis l'Éternité jusqu'à l'Éternité, |
Le tourbillonnement universel des mondes, |
Enchevêtrant, | muet, | ses spires vagabondes, |
Crible d'oasis d'or | le noir illimité. |

Partout | de lourds soleils | avec solennité |
Rou_lent | irradi-ant leurs effluves fécondes |
Pour retourner, | éteints, | aux ténèbres profondes. |
Et la Mè_re | sourit en sa sérénité. |

Là-bas, | là-bas, | pourtant, | pèlerin solitaire |
Du vide sans échos | à tout jamais | béant, |
Rôle un globe gelé. | Ce glo_be, | c'est toi, | Terre! |

Or, | comme tout est seul, | que tout sombre au néant, |
Que nul témoin ne rêve au fond des bleus abîmes, |
Dissous-toi, | bloc sublime, | en cendres anonymes.

SUR L'HÉLÈNE DE GUSTAVE MOREAU

Frêle sous ses bijoux, | à pas lents, | et sans voir
Tous ces beaux héros morts, | dont pleurent les fiancées, |
Devant l'horizon | vaste ainsi que ses pensées, |
Hélè_ne | vient songer dans la douceur du soir. |

« Qui donc es-tu, | Toi qui sèmes le désespoir. » |
Lui râlent les mourants | fauchés là | par brassées, |
Et la fleur qui se fane à ses lèvres glacées |
Lui dit : | Qui donc es-tu . | de sa voix d'encensoir. |

Hélè_ne | cependant | parcourt | d'un regard morne |
La mer, | et les cités, | et les plaines sans borne, |
Et prie : -| « Oh! | c'est assez, | Natu_re! | reprends-moi! |

Entends ! | Quel long sanglot vers nos Lois éternelles! » |
- Puis, | comme elle frissonne en ses noires dentelles, |
Lente, | elle redescend, | craignant de « prendre froid ».

RÉSIGNATION

Parasite insensé d'une obscure planète, |
Dans l'infini | tonnait d'éternelles clameurs, |
Sur un point inconnu | j'apparais | et je meurs, |
Et je veux | qu'aussitôt | tout le sache, | et s'arrête! |

Je veux | que | pour un cri | perdu dans la tempête |
Les océans | soudain | sèchent leurs flots hurleurs, |
Et que | pour apporter | sur ma tom_be | des fleurs, |
Les soleils | en troupeaux | accourent de leur Fête! |

Pauvre cœur insensé! | brise-toi, | tu n'es rien. |
Et bien d'au_tres | sont morts | dont le cœur fut le tien, |
Et la terre | elle-même | ira dans le silence. |

Tout est dur et sans cœur | et plus puissant que toi. |
Souffre, | aime, | attends toujours | et entre dans la danse |
Sans même demander l'universel Pourquoi.

MADRIGAL

Oui, | la Vie | est | pour vous | un chemin triomphal. |
Mais, | qui sait | des Destins | les marches éternelles ? |
Riche, | aimée à genoux, | belle entre les plus belles, |
Ce soir, | peut-être, | après les fièvres du bal, |

Vous sentirez la mort dans un frisson fatal; |
Et votre blond cadavre aux vitreuses prunelles |
Ira pourrir dans son doux linceul de dentelles, |
Puis, | se perdre, | anonyme, | au tourbillon vital. |

Or, | qui sait ? | votre cœur | ira fleurir, | peut-être, |
L'œillet qu'une ouvrière arrose à sa fenêtre. |
Et cet œillet, | un soir, | vendu sur le trottoir, |

Celui | qui | maintenant | vous roucoule | : « Ô | mon âme! » |
L'offrira dans des louis à quelque fille infâme... |
- Et vous les entendrez gémir, | dans le boudoir.

SONNET

J'écarte mon rideau, | j'étouffe un bâillement. |
Toujours | cet horizon de hauts-fourneaux de brique |
Fumant dans le ciel gris d'un air mélancolique. |
— Comme la vie | est triste | et coule lentement ! |

Oh ! | qui m'emportera bien loin, | en un moment, |
Là-bas ! | dans des pays, | au soleil des Tropiques, |
Où je serais aimé comme un enfant phthisique |
Aimé bien doucement, | bien maternellement. |

Il faudrait un miracle, | et la vie | est trop bête. |
Pourtant, | je puis mourir ! | m'en aller | dès demain ! |
Je n'aurais même pas visité ma planète ! |

Et nous, | nous sommes seuls ! | et nous hurlons en vain. |
Et les cieux éternels | continueront leur fête ! |
Comme la vie | est tris_te, | triste. | Enfin.

LES AMOUREUX

Seuls dans leur nid, | palais délicat des bambous, |
Loin des pla_ges, | du spleen, | du tapage des gares |
Et des clubs d'électeurs aux stupides bagarres, |
Ils s'ado_rent, | depuis Avril, | et font les fous ! |

Et | comme ils ont tiré rideaux lourds et verroux |
Et n'ont d'autre souci, | parmi les fleurs bizarres, |
Que faire chère exquise, | et fumer tabacs rares |
Ils sont encore au mois des lilas | fleurant doux, |

Cependant | qu'au-dehors | déjà | le vent d'automne |
Dans un de profundis sceptique et monotone |
Emporte sous le ciel | par les bru_mes | sali, |

Les feuilles d'or des bois | et les placards moroses |
Jau_nes, | bleus, | verts fielleux, | écarlates ou roses, |
Des candidats noyés par l'averse et l'oubli.

ENCORE À CET ASTRE

Espèce de soleil! | tu son_ges : - | Voyez-les, |
Ces pantins morphinés, | buveurs de lait d'ânesse
Et de café; | sans trêve, | en vain, | je leur caresse
L'échine de mes feux, | ils vont | éti-olés! -

- Eh! | c'est toi, | qui n'as plus que des rayons gelés! |
Nous, | nous, | mais nous crevons de santé, | de jeunesse! |
C'est vrai, | la Ter_re | n'est qu'une vaste kermesse,
Nos hurrahs de gaîté | courbent au loin les blés. |

Toi seul | claques des dents, | car tes taches accrues, |
Te man_gent, | ô | Soleil, | ainsi que des verrues |
Un vaste citron d'or, | et | bientôt, | blond moqueur, |

Après tant de couchants dans la pourpre et la gloire, |
Tu seras en risée aux étoiles sans cœur, |
Astre jaune et grêlé, | flamboyante écumoire!

LA CIGARETTE

Oui, | ce monde | est bien plat; | quant à l'au_tre, | sornettes. |
Moi, | je vais | résigné, | sans espoir, | à mon sort, |
Et | pour tuer le temps, | en attendant la mort, |
Je fume | au nez des dieux | de fines cigarettes. |

Allez, | vivants, | luttez, | pauvres futurs squelettes. |
Moi, | le méandre bleu | qui | vers le ciel | se tord |
Me plonge en une extase infinie | et m'endort
Comme aux parfums mourants de mille cassolettes. |

Et j'entre au paradis, | fleuri de rêves clairs |
Où l'on voit se mêler | en valse fantastiques |
Des éléphants en rut à des chœurs de moustiques. |

Et puis, | quand je m'éveille | en songeant à mes vers, |
Je contem_ple, | le cœur | plein d'une douce joie, |
Mon cher pou_ce | rôti comme une cuisse d'oie